



LE CONSEILLER DES DAMES

Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille.

169, rue Montmartre.

Ayuntamiento de Madrid

Paris, Un an, 12 francs, Province, 12 francs.

Mars 1851

LE CONSEILLER DES DAMES

MARS 1851.

Chronique Des Salons.

Enfin, mesdames, elle est arrivée cette grande époque de la danse ! Le carnaval touche à son apogée.... les jours gras approchent... Salut aux jours gras ! Depuis huit jours, surtout, on dirait que tout Paris a été subitement piqué de la tarentule : partout on danse, à l'Opéra et au Jardin-d'Hiver, comme à la dernière des guinguettes, dans les salons de l'aristocratie financière, et jusque dans celui du plus mince bourgeois. On danse aux lueurs éclatantes du gaz, aux flammes des lustres, aux feux de simples bougies, à la clarté des lampes Carcel, et je ne suis pas bien convaincue que l'on ne danse pas même aux chandelles. Qu'importe l'éclat des lumières quand la joie éclate en notes sonores, en danses folles ? Qu'importe la clarté quand on s'amuse ? Et l'on s'amuse, partout, en haut, en bas, au milieu, sur tous les degrés de l'échelle sociale, en dépit des préoccupations, des inquiétudes et de l'incertitude. Si pendant les premières mesures d'une ritournelle on se demande parfois : — Où allons-nous ? à peine l'élan est-il donné, que chacun, d'un commun accord, répond : Au plaisir ! Et les danseurs s'entremêlent, et la gâté s'éveille ; on jouit du bonheur présent, on songe bien à l'avenir, vraiment ! Tenez, mesdames, il n'est rien de tel pour bien sauter que de ne savoir sur quel pied danser.

Donc, il y a bal partout, et à propos de tout, en ce moment ; bals sur invitation, bals par souscription, bals publics, bals de charité, bals de municipalités. Paris, enfin, n'est qu'un grand bal, et c'est le carnaval qui paye les violons. Hélas ! pourquoi faut-il, au milieu de toute cette joie, que j'aie à prononcer une oraison funèbre ? Le quadrille se meurt ! Le quadrille est quasi mort ! c'est à peine si de loin en loin il reparait dans un bal, lui, ce puissant, qui jadis en faisait le principal ornement. Ce ne sont plus aujourd'hui que schottichs, que mazurkas, que polkas et que valse ; mais de quadrilles, point ou *prou*, comme disaient nos pères. Ce n'est pas que je méprise la schottich, que je ne pratique point la mazurka, que je dédaigne la polka, et que je ne sois folle de la valse, mais, permettez-moi, mesdames, en dépit de la mode et du triomphe des danses hongroises, de donner la préférence au quadrille.

Pauvre quadrille ! avec toi, jadis, si l'on pouvait déployer ses grâces, on avait le loisir aussi de laisser voir son esprit ; avec tes rivales fortunées, le peu de temps que l'on consacre au repos, on le passe à souffler, et c'est bien le moins. Je ne sais si la danse y gagne ; mais je puis affirmer que la galanterie y perd : c'est à peine si l'on peut obtenir de son danseur cette phrase entrecoupée par les soubresauts d'une respiration haletante :

— Êtes... vous... fa...tiguée..., ma...a...dame ?

Et encore cette phrase n'est-elle jamais prononcée que tandis que le polkeur ou le mazurkeur, — pardonnez-moi le néologisme, — essuie son front ruisselant. Je vous le dis, aujourd'hui l'on ne danse plus que pour danser ; jadis on dansait un peu pour causer. Ce qui prouve, plus que jamais, que la conversation, cette déesse du coin du feu, cette reine des réunions, n'est plus qu'une agonisante, que, dans un bal, on relègue à l'un des bouts du salon, et qu'on ne retrouve plus qu'à peine dans le coin des *tapisseries*, où elle a été chercher un refuge auprès des mères, des tantes, ou des beautés hors d'âge qui ne viennent plus au bal que pour faire vis-à-vis quand le besoin s'en fait sentir.

Il faut être de son temps, me direz-vous, mesdames ; j'en conviens, mais vous savez, tout aussi bien que moi, que le cœur des femmes est plein de compassion pour les puissances déchuës, permettez-moi donc de répéter encore une fois : — Pauvre quadrille !... que la disgrâce te soit légère ! — et puis n'en parlons plus.

Aussi bien ai-je une omission à réparer. Je viens de m'apercevoir

que, dans la nomenclature des bals qui se donnent en ce moment, j'ai oublié de vous parler des *bals de prétendus*, destinés spécialement à procurer des maris aux jeunes filles. Comme le mariage lui-même, ces bals sont de toutes les saisons, cependant c'est principalement en hiver qu'on les voit florir.

— Mon ami, dit un beau jour la femme à son mari, notre position s'arrondit chaque jour, et voici notre fille qui devient grandelette... Il faudra bientôt penser à l'établir... mais comment y parviendrons-nous, si nous restons dans notre coin solitaire?... Il faut voir le monde... recevoir un peu... et qui sait?... parmi nos invités... il se trouvera peut-être quelque prétendu pour notre fille...

L'avis plaît au mari; on fait quelques arrangements dans le salon, on renouvelle les meubles, et quelque temps après les invitations pleuvent sur les parents, les amis et les connaissances de la famille. Et voilà une maison de plus ouverte au plaisir et à la danse; maison tranquille naguère, qui va s'emplir de bruit, à certains jours, où l'on sautera, où l'on polkera pendant l'hiver, jusqu'au moment où la jeune fille, pourvue d'un époux, ira demander au mariage une vie nouvelle et de nouvelles fêtes. Je vous assure que les bals pour cause d'hyménée ne sont pas pour peu de chose dans les progrès de la danse à Paris.

C'est ainsi qu'avaient parlé, c'est ainsi qu'avaient fait M. et madame D^{***}, qui, depuis deux ans déjà, donnent de trois à quatre bals par années; et c'est, sans contredit, par suite des raisons que je viens de vous dire, qu'il y a huit jours à peine on dansait encore chez eux.

M. et madame D^{***}, qui doivent au commerce, dont ils sont retirés, une fortune des plus satisfaisantes, ont une fille charmante de dix-huit ans environ, mademoiselle Irma, qui aime les bals, non-seulement à cause des suites matrimoniales qu'ils peuvent avoir, mais aussi pour le plaisir seul qu'ils procurent. Or, mademoiselle Irma eut une idée; quand elle entendit ses parents parler de donner un bal à l'approche des jours gras, elle s'écria tout à coup :

— Oh! que ce serait joli, maman... si c'était un bal costumé!

Le père et la mère saisirent cette idée avec empressement, et ajoutèrent aussitôt, au bas des lettres d'invitation, une note qui priait chaque invité de venir déguisé, pour ne point déparer l'ensemble, car tout le monde, était-il dit, se présenterait en costume. A peine ces lettres furent-elles parties, que l'on ne s'occupa plus, chez M. D^{***},

que de trouver le costume qui irait le mieux au genre de beauté de mademoiselle Irma.

Cependant si, dans la famille D^{***}, on mettait en avant toutes les ressources de la coquetterie féminine, tout l'arsenal du bon goût masculin était mis en jeu par M. S^{***}, pour trouver, aussi lui, un costume qui lui convînt. M. S^{***} n'avait jamais été reçu encore chez M. D^{***}, mais madame H^{***}, une de mes bonnes amies, connaissance intime des parents d'Irma, avait formé le projet de le présenter ce soir-là, et en avait même parlé très-avantageusement à la famille D^{***}, en clignant les yeux d'une certaine façon, qui voulait dire : — Ce n'est autre chose qu'un prétendu pour Irma. M. S^{***} est un garçon de fort bonne tournure, rempli d'usage, dans une très-bonne position financière, et que j'ai souvent rencontré dans le monde, où il brille même d'un certain éclat. Il fut très-contrarié d'apprendre que le bal, pendant lequel il allait voir, pour la première fois, la jeune fille dont madame H^{***} lui avait parlé, et il allait être vu d'elle, était un bal déguisé. Sans doute il eût bien préféré, pour cette première entrevue, se présenter sous ses habits ordinaires, qu'il portait fort bien ; mais la recommandation du déguisement était expresse, et d'ailleurs il avait trop le sentiment des convenances pour ne point souscrire aux désirs de personnes chez lesquelles il était invité. Il ne lui restait donc qu'à choisir le costume qui lui allât le mieux. Après bien des hésitations, il s'était enfin décidé pour le costume Louis XIII. Il avait même, par un à-propos assez spirituel, pris celui du prétendant, Charles Edouard, annonçant ainsi ses prétentions à l'égard de la jeune fille. Mais, hélas ! pour cela, il avait fallu se couvrir la tête d'une énorme perruque, enfouir ses jambes dans de larges chausses, et introduire ses mollets dans d'immenses bottes à entonnoir et garnies d'éperons. Certainement M. S^{***} n'était pas mal ainsi, mais il y avait néanmoins fort loin de M. S^{***} en cavalier Louis XIII, à M. S^{***} en élégant habit bourgeois. Le jeune homme, ainsi accoutré, fut présenté par madame H^{***} ; il se sentit gauche sous ce vêtement, et la conscience qu'il eut de sa gaucherie, ne fit que l'augmenter : ses bottes, dont les entonnoirs se frottaient l'un contre l'autre, le gênaient beaucoup pour danser, sa perruque l'assommait ; bref, il était fort mal à l'aise. Hélas ! cela n'eût rien été encore, s'il n'eût commis bien des maladresses, toutes causées par son costume. Il voulut polker, mais à peine eut-il fait deux ou trois tours de salon, qu'un cri fut poussé... il venait de déchirer une robe avec son éperon.

Ce pauvre jeune homme se confondit en excuses, mais il était désespéré, et eût volontiers envoyé à tous les diables le costume de prétendant. Malheureusement il n'était pas au bout, et voici le plus comique de l'affaire... Ah ! ah ! j'en ris encore, malgré tout l'intérêt que je porte à M. S***.

Il avait invité, pour la schottich suivante, mademoiselle Irma elle-même, lorsque, pendant un intervalle consacré au repos, passe près de lui un domestique avec un plateau de glaces. Le malheur voulut que l'envie lui vint d'en prendre une. C'étaient de ces glaces frappées en forme de fruits, qui se servent sur des espèces de coquilles en porcelaine. Il avait mis la main sur une pomme fort ronde et très-appétissante, et il allait l'attaquer, lorsque les premières mesures de la schottich se font entendre. Grands dieux ! il va faire attendre mademoiselle Irma ! Il tend le bras par un mouvement brusque pour replacer la glace sur le plateau ; mais, dans ce mouvement, il est choqué par des danseurs qui prennent place ; enfin, il arrive au plateau, mais il n'y remet que la coquille vide ! Où est la glace ? Par où est-elle passée ? Il a bien le temps de s'occuper de cela, vraiment ! Mademoiselle Irma peut l'attendre ; il court, il arrive à temps, saisit la main de la jeune fille, et la schottich commence. Tout à coup, madame H*** et moi, nous le voyons pâlir ; il agite sa jambe d'une façon étrange ; bientôt la botte s'humecte... : le malheureux avait laissé tomber sa glace dans l'entonnoir de sa botte ! A peine la schottich finie, le pauvre M. S*** ne demanda pas son reste ; il s'éclipsa et ne reparut plus ; mais l'aventure de la glace était déjà connue, et on en rit jusqu'à la fin du bal.

Ce fut en vain que madame H*** essaya, tous ces jours derniers, de ramener M. S*** dans la famille D*** ; il s'y refusa constamment, jurant, mais un peu tard, qu'on ne le reprendrait plus à se présenter chez les gens en costume Louis XIII. Que ceci serve de leçon à ceux qui donnent ou donneront des bals pour cause d'hyménée. Qu'ils se contentent du bal paré et repoussent le bal travesti. Voilà un jeune homme, très-bien fait de sa personne, très-convenable sous tous les rapports, qui certes eût fait le bonheur de mademoiselle Irma, et ce bonheur n'existera pas, à propos de quoi ?... A propos de bottes... à entonnoir ! Ce qui prouve encore une fois cette vérité, mise en lumière par M. Scribe dans sa charmante comédie du *Verre d'eau*, que les petites causes ont souvent de grands effets.

Quoi qu'il en soit, l'aventure de la glace et des bottes de M. S...

commence à se répandre : on ne parle plus que de cela... et des bêtes de la ménagerie du capitaine Huguet. Tout est mode à Paris ; pendant quelque temps, on a complètement ignoré, dans notre monde, l'existence de cette espèce d'arche de Noé bâti sur le boulevard du Temple, sur l'ancien terrain de la Gaillotte ; mais madame C^{***}, que ses affaires avaient attirée dans ce quartier, alléchée sans doute par les hurlements qui sortaient de la baraque peinte où sont renfermés les animaux, pénétra dans l'intérieur, et le soir, dans une réunion, elle parla des bêtes avec un enthousiasme tel, que chacun se sentit pris du désir d'aller les visiter : aujourd'hui il n'est plus permis de ne pas avoir vu les bêtes.

J'étais pourtant dans ce cas... pendable, lorsqu'avant-hier madame C^{***} elle-même vint me prendre pour me mener à la ménagerie. Je ne vous parlerais certes pas de ma visite sans une rencontre que j'y ai faite, sans une conversation que j'y ai entendue et qui mérite d'être rapportée.

Madame C^{***}, qui, dans son enthousiasme, était déjà venue plusieurs fois visiter l'établissement, en me faisant admirer les curiosités du lieu, en me montrant les animaux les plus remarquables, ne manqua pas de m'indiquer un grand monsieur, à la tournure anglaise, à l'air flegmatique, qui se tenait au premier rang, sis à côté d'une jeune femme, Anglaise comme lui, et qui regardait les cages d'un oeil avide.

— Voilà, me dit madame C^{***} en riant, un des hôtes les plus curieux de la ménagerie, c'est un Anglais que je crois monomane... On le voit ici tous les jours... Il y vient deux fois dans la journée, aux heures où le dompteur Charles entre dans la cage des lions et dans celle des hyènes... Quant à moi, c'est au moins la sixième fois que je viens ici et je l'ai toujours vu...

— Avec cette petite femme, à l'air débile, qui est avec lui en ce moment ? demandai-je.

— Avec cette petite femme, affirma madame C^{***} ; c'est la sienne.

— Mais quel intérêt peut le ramener sans cesse en ce lieu ? repris-je.

— Pour cela, je n'en sais rien... qui peut rien comprendre aux bizarreries d'un Anglais ?... Mais le voilà qui me salue... il m'a déjà vue ici et croit peut-être que je suis un amateur de sa force... approchons-nous... et tâchons de connaître les causes de son assiduité.

Nous étions encore au moins à trois pas de lui, que déjà il disait en élevant la voix et en s'adressant à madame C*** :

— Oh! bonjour... médème... vos aimer beaucoup ce spectacle?

— Oui, monsieur, répondit madame C***, mais pas autant que vous... car je crois que vous venez ici chaque jour...

— Oh! yes... je venais deux fois...

— Le dompteur Charles est si extraordinaire!...

— Oh! yes... je voulais pas manquer de voir manger lui...

— Comment? manger?... nous écriâmes-nous, madame C*** et moi, d'un commun accord.

— Oh! yes... il ne faut qu'un peu de la patience... et j'en ai beaucoup... beaucoup... j'ai suivi Carter... je l'ai attendu longtemps... longtemps... mais j'ai vu manger lui à la cuisse... j'ai vu manger Van Amburg au mollet... j'ai vu manger, médème, Leprince au bras... et je voulais voir manger lui n'importe où...

— Mais, monsieur, riposta vivement madame C***, espérons qu'il n'arrivera aucun malheur à cet homme...

— Oh! yes!... fit aussitôt l'Anglais... yes! il sera mangé comme les autres... c'est la question du temps... et je voudrais pas, pour tout l'or de la compagnie des Indes, manquer l'occasion... je voulais donner ce plaisir à mon femme qui n'avait encore jamais vu manger personne...

— Grand bien vous fasse! s'écria madame C***, révoltée de ce sang-froid barbare; et nous nous éloignâmes indignées.

Pendant toute cette conversation, je n'avais cessé de partager mes regards entre le lion et cet Anglais flegmatique et cruel, qui voulait donner à sa femme le plaisir de voir une bête fauve manger un homme, et dès que je fus hors de la ménagerie, je ne pus m'empêcher de dire, en parodiant un vers d'une des fables de La Fontaine :

— L'animal le plus féroce des deux, n'est pas celui qu'on pense!

Vicomtesse DE SABRAN.

Etudes de Mœurs.

LES DEUX ADVERSAIRES.

I.

Il était six heures du matin : Hector d'Arris, entièrement habillé, le chapeau sur la tête, se promenait à grands pas dans sa chambre à coucher, paraissant en proie à une violente agitation. De temps à autre, il s'arrêtait subitement pour prendre des pistolets qui se trouvaient sur une table, il en faisait jouer à plusieurs reprises les batteries, puis remplaçait les armes sur le meuble : parfois aussi il saisissait, par un mouvement brusque, des épées de combat, pendues à la muraille, en appuyait la pointe contre terre et pesant sur la poignée, faisait ployer la lame comme pour s'assurer de sa souplesse, puis il les remettait au clou qui les soutenait d'habitude ; après quoi il reprenait sa promenade. A le voir marcher à grands pas pour gagner un des coins de sa chambre, puis se tourner brusquement pour revenir à l'autre bout, on eût dit un lion dans sa cage. Six heures cinq minutes... six heures dix... six heures et un quart, furent successivement indiqués par sa pendule fidèle, et plus l'heure avançait, plus sa marche devenait active et saccadée. Enfin, la sonnette de l'appartement s'agita, Hector courut ouvrir lui-même, et Jules Coral entra brusquement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il d'un air bourru, en pénétrant dans un charmant boudoir de garçon, où Hector le suivit, et en se laissant tomber sur un tête à tête,.... on ne force pas les gens à se lever à des heures pareilles, sans avoir de graves raisons. Ce matin, en sortant du Café Anglais, où j'avais été souper après l'Opéra, je rentre chez moi, vers une heure, et j'apprends que tu es venu, que tu m'as laissé un mot, je le décachète, et je lis : — « Mon cher bon, je t'attends à six heures du matin, chez moi, rue de Rivoli... il y va de la vie... je compte sur toi. » Me voilà... de quoi s'agit-il ?

Et Jules termina son discours par un bâillement des plus accentués.

— Mon ami, reprit Hector aussitôt... j'ai compté sur toi pour être mon témoin...

— Tu vas te battre ? riposta Jules... à ton âge... à quarante ans passés !...

— C'est justement à cause de mon âge, mon ami... si je ne me dépêche pas d'en finir, il ne sera plus temps...

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ? fit Jules en se levant... je ne te comprends pas... voyons, parlons raison, car un duel est une chose grave..., est-ce que ton honneur est en jeu ?

— Mieux que cela, mon ami... c'est mon bonheur... Il faut que l'un de nous deux disparaisse...

— Tu te bats avec un rival ? demanda Jules vivement.

— Non...

— Avec un jaloux ?

— Encore moins...

— Ah ! ça... avec qui donc ?

— Avec mon portrait !

Jules regarda à deux reprises son ami pour s'assurer qu'il n'était pas fou ; puis, rassuré à cet endroit par l'air sérieux d'Hector, il s'écria avec impatience :

— Ah ça ! voyons... est-ce que tu te moques de moi ? J'espère que tu vas m'expliquer la charade ?...

— Plus tard... nous n'avons plus que dix minutes pour être au rendez-vous... au pavillon d'Hermenonville... mon américaine est attelée... je répons de mes chevaux... mais nous n'avons pas de temps à perdre... en route !

A ces mots, après avoir pris ses armes, il entraîna Jules, le fit monter en voiture, et, saisissant les guides, il partit au grand trot de deux magnifiques alezans...

II.

La demie sonnait à une horloge voisine, quand nos deux amis arrivèrent au pavillon d'Hermenonville. Les chevaux étaient couverts d'écume, mais, qu'importe ! Hector d'Arris était exact au rendez-vous.

— Nous sommes les premiers venus, fit Jules tout à coup en sautant à bas de la voiture, et, pour charmer l'ennui de l'attente, j'espère que tu vas me mettre enfin au courant.

— Attends, répondit Hector aussitôt... voici mon adversaire.

En effet, deux personnes débouchaient par la porte Maillot, et s'avançaient vers eux.

— Lequel des deux ? demanda vivement Jules à son ami.

— Celui qui a la tournure militaire et qui porte une redingote bleue boutonnée jusqu'au col.

Hector avait à peine fini de donner cette explication, que les deux nouveaux venus les avaient rejoints.

— Monsieur Hector d'Arris, dit l'homme à la redingote en indiquant son adversaire à son témoin.

— Monsieur Antoine Laridon, fit Hector avec le même geste.

Et les deux champions se découvrirent l'un devant l'autre. A ce mouvement, Jules et l'autre témoin poussèrent un cri simultané.

— Quelle ressemblance ! dit Jules.

— C'est extraordinaire ! ajouta le témoin.

Les deux adversaires eux-mêmes, quoiqu'ils se fussent déjà vus la veille, se regardèrent quelques instants avec surprise. C'est que rien n'était plus frappant que leur ressemblance : même nuance de cheveux, mêmes traits, mêmes gestes, même organe. L'un était littéralement le portrait de l'autre, et s'ils eussent été vêtus de la même façon, certes on n'eût pas pu faire de différence entre eux. La nature fait quelquefois de ces plaisanteries.

Cependant on s'était avancé dans une allée sombre et écartée, et l'on était arrivé à un endroit assez solitaire pour que deux hommes puissent s'y entretenir parfaitement à leur aise.

— Monsieur, dit enfin Laridon, en s'adressant à Hector, nous voici dans un lieu très-convenable à nos desseins ; mais, avant tout, j'espère que vous voudrez bien me faire savoir ce qui me procure l'honneur de m'*aligner* avec vous ce matin. Hier soir, au théâtre des Variétés, vous étiez à l'orchestre et moi au parterre ; pendant un entr'acte, vous tourniez le dos à la scène et regardiez dans la salle. Tout à coup, vous m'apercevez, vous quittez votre place, vous venez à moi, vous m'adressez quelques questions assez saugrenues, auxquelles je ne crois pas devoir répondre, et vous vous éloignez en me disant : — « Demain matin, au pavillon d'Hermenonville, six heures et demie. » Me voici : seriez-vous assez bon pour m'expliquer maintenant ?...

— Volontiers, reprit Hector..., et quoiqu'il ne soit pas d'usage que des adversaires s'expliquent entre eux, comme mon témoin lui-même ignore les raisons de la provocation que je vous ai adressée, je dois en donner moi-même l'explication.

— Ce ne sera pas de trop, murmura Jules.

— Reprenons les faits, continua Hector. Quand je me suis approché

de vous, Monsieur, mon premier mot a été celui-ci : — « Monsieur, vous allez dîner chaque jour dans une espèce de petit restaurant borgne assez mal fréquenté ; vous passez vos soirées à l'estaminet, où vous allez fumer votre pipe, et vous jouez au billard, en manches de chemises ; sans vous soucier si, du dehors, on vous voit ou non à travers les vitres ? » Voilà les questions que je vous ai faites, monsieur.

— Et je vous ai répondu : — « Cela ne vous regarde pas ; je vis comme je l'entends, et je vous prie de me laisser la paix, » interrompit M. Laridon.

— C'est parfaitement exact, ajouta Hector ; c'est alors que je vous ai donné rendez-vous en ce lieu, où vous êtes venu ce matin, ce dont je vous remercie. Maintenant, monsieur, avant de passer outre, je viens vous prier, le plus honnêtement du monde, de vouloir bien me faire l'honneur de répondre ce matin aux questions que je vous adressais hier soir.

— Le moyen de résister à quelqu'un qui s'y prend si poliment ? Eh bien ! oui, monsieur, vous ne vous êtes trompé en rien ; je dîne dans un petit restaurant..., tranchons le mot, dans une gargotte... ; je vais à l'estaminet, j'y fume ma pipe, j'y joue au billard, et je me moque qu'on me regarde ou non. Voilà, monsieur..., êtes-vous content ?

— Parfaitement, monsieur, répondit Hector froidement, et c'est pour cela que nous allons nous battre, si vous le voulez bien.

— Ah ça ! mais c'est une plaisanterie, riposta M. Laridon ; comment, je n'ai pas le droit de vivre comme je l'entends ?

— Vous oubliez notre ressemblance, monsieur, interrompit Hector.

— Non, pardieu ! car, sans elle, je ne serais pas venu ce matin.. je vous aurais regardé comme un fou, et je ne sais pas si je me serais trompé de beaucoup... Je ne suis venu que pour revoir encore une fois un Sosie aussi remarquable... il m'a semblé bizarre d'avoir un duel avec moi-même... — Ici, M. Laridon se mit à rire, et il ajouta, avec une certaine dose de fatuité : — Franchement, je ne vois pas ce que vous pouvez trouver de si malheureux à me ressembler.

— Je vois que vous ne m'avez pas compris, monsieur, répliqua Hector aussitôt ; veuillez, je vous prie, me prêter votre attention encore quelques instants.

— Bien volontiers, je ne demande pas mieux que de comprendre.

— Il y a trois ans, j'allais me marier..., les bans étaient sur le point d'être publiés, tout était convenu ; la jeune fille me plaisait beaucoup,

je ne lui étais pas désagréable, et tout me promettait une union fortunée; lorsque je reçois tout à coup une lettre du père, qui me dit que je l'ai trompé, que je ne suis pas riche comme je le lui avais fait croire, que la vie que je mène ne le prouvait que trop, et que tout était rompu entre nous. J'avoue que je n'y compris rien; je dinai au café de Paris, je déjeunai à Tortoni, je vivais enfin comme un jeune homme riche. Je pris cela pour un prétexte, et quelques mois après, j'étais parfaitement consolé de ma mésaventure. De temps en temps, quelques-uns de mes amis venaient bien me dire qu'ils m'avaient vu à droite... ou à gauche... dans des endroits enfin où je n'avais pas mis le pied... Je compris qu'il y avait, de par le monde, quelqu'un qui me ressemblait, et je n'y fis point autrement attention... Je ne pensai même pas qu'il pût y avoir le moindre rapport entre cette ressemblance et la rupture de mon mariage. — J'avais parfaitement oublié cela, lorsque, il y a un mois, monsieur, — j'étais encore sur le point de me marier, — j'allais un jour, suivant mon habitude de chaque soir, pour faire la cour à ma future; je trouve un air singulier aux domestiques qui me reçoivent, ma future était enfermée dans sa chambre. — A mon entrée dans le salon, la mère s'éloigne après m'avoir salué d'un air contraint, et me laisse seul avec son mari, dont le visage composé n'annonçait rien de bon. — « Monsieur, me dit celui-ci, je serai plus franc avec vous que vous ne l'avez été avec nous. « Il y a deux existences dans votre vie... une existence patente, et « une existence occulte... Pour nous, vous êtes un jeune homme très-« bien, de fort bonnes façons, et qui nous conviendrait sous tous les « rapports... En dehors de nous, vous menez une vie que nous ne « pouvons que blâmer... Vous dînez dans de mauvais lieux, par origi-« nalité, sans doute, car je ne puis douter de votre fortune..... Vous « fréquentez les estaminets, vous y fumez la pipe, vous y jouez au bil-« lard... Oh ! ne dites pas non, je vous ai vu moi-même, à travers les « carreaux, les manches retroussées jusqu'au coude, en train de faire « un carambolage : tout cela par excentricité, je n'en doute pas ; mais « nous n'aimons pas l'excentricité, nous n'aimons pas les existences « occultes... Veuillez donc ne plus penser à ma fille.... Monsieur, j'ai « bien l'honneur... » Et il me planta là. J'étais encore congédié : je sortis furieux, en me disant : « C'est encore un tour de mon ménechme, « mais je le trouverai ! »

Et depuis ce temps, je vous ai cherché partout ; enfin hier, aux Variétés, je vous aperçois ; je crois me voir dans une glace, je m'écrie :

— C'est lui ! Je cours à vous, je vous provoque... et vous voilà !... Vous comprenez qu'il faut en finir... J'ai quarante ans, moi, monsieur... Dans deux ou trois ans, je ne serai plus mariable, et j'ai horreur du célibat... Allons, en garde, monsieur... en garde... je ne veux pas vous tuer... mais il faut que je vous défigure... je n'ai pas de temps à perdre.

— Bien obligé ! s'écria M. Laridon qui n'avait pas perdu un mot du long récit d'Hector... mais à cela, il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que je suis prévôt de salle, que je tire assez joliment l'épée et que je tue une mouche au pistolet.

— En ce cas, répondit froidement Hector, c'est vous qui me défigurerez. Cela reviendra au même... sauf la douleur...

— Si cela vous arrange...

— Il le faut bien... faute de mieux.

— Ce sera donc comme il vous plaira.

Toute l'insistance de Jules et de l'autre témoin, qui ne jugeaient pas qu'il y eût là raison suffisante pour un duel, ne put vaincre l'opiniâtreté d'Hector, qui ne cessait de répéter :

— Je vous dis qu'il faut qu'il me défigure..., c'est le seul moyen qui me reste de me marier.

Force fut donc aux témoins de choisir les places et de mesurer les pas, car ils avaient choisi le pistolet. Hector tira le premier et ne parvint qu'à défigurer le chapeau de M. Laridon, en le perçant d'une balle.

— A vous, monsieur, à vous ! cria Hector, et ne me manquez pas, je vous en prie.

— Monsieur, répondit M. Laridon, vous avez tiré sur moi..., vous m'avez percé mon chapeau... ; je ne vous en veux pas..., au contraire..., cela me forcera à en acheter un neuf... et j'en avais besoin... ; mais pour rien au monde vous ne me forcerez à tirer sur vous... Je vous ai fait assez de tort déjà sans m'en douter..., et puis votre courage..., votre sang-froid..., tout cela me gagne le cœur... Monsieur, je vous tiens pour un galant homme..., je ne tirerai pas !

Et il jeta le pistolet au loin.

— Vous me forcerez donc à faire ma besogne moi-même, riposta Hector, qui courut vivement ramasser le pistolet, car je ne veux plus que nous nous ressemblions... c'est un parti pris, et je suis entêté...

On eut toutes les peines du monde à lui arracher le pistolet.

— Mais, enfin, s'écria-t-il, en sentant que l'arme lui échappait des mains, que voulez-vous que je fasse ? car il faut pourtant sortir de là !

— Attendez ! reprit-il tout à coup, en courant vers M. Laridon ; monsieur, répondez franchement à mes questions, je vous en conjure.

— Volontiers, monsieur.

— Pourquoi dinez-vous dans des restaurants pareils ?

— Parce que... parce que je ne suis pas riche... et que mes moyens ne me permettent pas de dîner à la Maison-d'Or.

— Bravo ! fit Hector avec joie. Pourquoi allez-vous à l'estaminet et jouez-vous au billard ?

— Parce que je ne suis pas marié, parce que je m'ennuie chez moi, et qu'il faut bien faire quelque chose de ses soirées.

— Vous ne menez pas cette vie-là par goût ?

— Je la mène par habitude... mais je vivrais largement tout aussi bien qu'un autre...

— Embrassez-moi, M. Laridon, s'écria Hector en lui sautant au cou... j'ai vingt-cinq mille livres de rentes... vingt me suffisent... acceptez-en cinq, et je suis le plus heureux des hommes.

— Par exemple !

— C'est un service que vous me rendrez... et si vous voulez vous marier, vous mettrez le comble à mes vœux... je vous trouverai une femme qui vous apportera une petite dot... Qu'en dites-vous ?

— Mai foi, M. Hector, fit enfin M. Laridon, en serrant la main de celui qui naguère encore était son adversaire... vous m'avez gagné le cœur par votre conduite sur le terrain... A présent, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

Il y a quelques jours que M. Laridon est engagé dans les liens du mariage ; il a renoncé à la *cuisine bourgeoise* et à l'estaminet, et Hector d'Arris, entièrement rassuré sur le compte de son menechme, va renouer prochainement quelque intrigue matrimoniale, dont il est sûr à présent de sortir vainqueur.

EUGÈNE NYON.

Variétés.

LES DAMES AU SALON.

DEUXIÈME ARTICLE.

— Eh ! qu'y a-t-il de commun entre les femmes et les arts du dessin ? Qu'elles retournent à leurs travaux d'aiguille, à leur ménage et à leurs enfants ! Qu'elles s'occupent de plaire, si elles veulent ! Qu'elles se livrent à la musique et à la danse, j'y consens ! Mais les arts du dessin exigent des facultés que leur a refusées la nature. Toutes de passion et de sentiment, elles défont lorsqu'il s'agit de faire acte de calcul, de patience et de combinaison.

Ainsi s'écriait, en des termes dont je ne donne ici que le très-pâle équivalent, un de nos peintres les plus à la mode, au milieu de jeunes artistes, que sa violente mimique semblait fort amuser.

— Ce peintre, dis-je, en interpellant un d'entre eux, ne fait-il point partie, cette année, du jury des beaux-arts ?

— Oui, Monsieur, me fut-il répondu.

— Je ne m'étonne plus, répartis-je, du grand nombre d'artistes-femmes à qui l'on a fermé les portes du salon de 1850. Bien en a pris à celles que protégeait une médaille de seconde classe.

— Vous ignorez peut-être, reprit mon interlocuteur, le nombre de celles qui ont dû être admises sans examen.

— Je connais seulement le nombre des médailles de première classe.

— Il y en a cinq, plus neuf de seconde. En tout, quatorze.

— Je croyais qu'il y en avait davantage. Et combien, parmi les artistes-femmes, ont été accueillies ?

— Cent cinquante-quatre, dont sept ont une médaille de troisième classe. Mais, puisque ces détails ont l'air de vous intéresser, je vais y joindre, si vous le désirez, quelques autres documents qui n'y sont pas étrangers.

— Non-seulement je le désire, Monsieur, mais je vous saurai un gré très-vif de votre complaisance. Pourquoi vous le cacherais-je ? c'est toujours d'office que je plaide la cause des femmes.

— On pourrait avoir de plus mauvaises clientes. Eh bien ! Monsieur, voici comment se classent les femmes qui ont exposé cette année. Quatre-vingt-seize ont envoyé des portraits ou des miniatures ; quarante-quatre, des tableaux de genre ou des paysages ; vingt-six, des tableaux de fleurs ; une, un tableau d'histoire ; une autre, enfin, un morceau de sculpture ; et parmi celles qui n'ont encore reçu aucune médaille, un très-rapide aperçu m'en a déjà fait connaître quatre ou cinq qui, très-probablement, fixeront, cette année, l'attention du jury.

— Je puis vous les nommer d'avance, interrompis-je en souriant. Ce sont mesdames Sturel, de Redelsperger et Anaïs Toudouze, et mesdemoiselles Léonie Lescuyer et Elise Wagner. Il en est deux ou trois autres dont les noms m'échappent, et qui ne se laisseront point aisément dépasser par leurs rivales.

— Une d'elles, sans doute, est madame Brémont, qui a exposé un très-beau portrait d'homme au pastel.

— Vous l'avez dit.

— Vous n'ignorez certes pas le nom de celles qui ont reçu une médaille de première classe ?

— Comment pourrais-je oublier le nom de madame Laurent, que ses copies sur porcelaine ont élevée si haut, et qui, cette année encore, nous donne une réduction si savante de la *Vénus anadyamène* de M. Ingres ? Oublierais-je davantage les gracieux tableaux de genre de madame Juillerat, et les belles miniatures de mesdames Herbelin et Filhol ?

— Passerez-vous sous silence le nom de mademoiselle Rosa Bonheur ? s'écria mon interlocuteur avec quelque amertume.

— Vous êtes prompt, monsieur, et je vois que nous allons avoir quelque paille à rompre ensemble.

— Quoi ! vous n'admettez pas mademoiselle Bonheur parmi les artistes que vous venez de nommer ?

— Eh ! qui vous dit que je me refuse à l'accueillir ? Mademoiselle Bonheur copie la nature avec une grande fidélité.

— Est-ce là tout ?

— Non certes. Elle compose avec goût ; elle dessine avec finesse ; elle touche habilement.

— Que lui faut-il de plus ?

— Il lui manque le sentiment de la lumière et la transparence du

ton. Elle pêche par ce que l'on nomme la crudité. En un mot, elle n'est pas coloriste.

— Et bien lui en prend, à voir les extravagances auxquelles vos coloristes se sont livrés cette année.

— Là, là, nous changeons de terrain. Il s'agit non des coloristes, mais de mademoiselle Bonheur, et, si vous me le permettez, nous reparlerons d'elle devant ses tableaux, lorsque vous serez plus calme et qu'un plus long entretien nous aura mieux fait connaître l'un à l'autre.

— Volontiers.

— Ce qu'il m'importait de vous dire, ce qui m'a fait, un peu brusquement, vous adresser la parole, c'est que votre ami le juré ne blessait pas seulement la galanterie dans la sortie qu'il s'est permise contre les artistes-femmes, il blessait en outre la vérité, il se montrait même, lui peintre du dix-neuvième siècle, beaucoup moins libéral que ne l'avaient été le prévôt de Paris et la communauté des maîtres peintres de cette ville, vers la fin du dix-septième siècle. Voici, en effet, ce que j'ai lu ce matin dans un arrêt rendu, le 16 avril 1699, par le prévôt de Paris : « Ordonnons que la demoiselle Éléonore Parent, fille majeure, sera receüe et admise à la maistrise de l'art de peinture, et que, suivant l'avis de la communauté des maistres peintres et sculpteurs de la ville de Paris, à l'avenir les filles ou femmes qui se présenteront à la maistrise desdits arts de peinture et sculpture, y seront admises et receües en faisant expérience et chef-d'œuvre. » L'Académie même de peinture n'admit-elle pas parmi ses membres, en 1788, madame Lebrun, née Vigée ?

— L'admission d'une seule femme depuis la fondation de l'Académie, répartit mon interlocuteur avec un sourire, ne voilà-t-il pas de quoi crier bien haut ?

— Que l'on facilite aux femmes la route des arts, répondis-je, et bientôt elles rendront moins sensible, si elles ne l'effacent, la distance qui les sépare de nous.

Tout en discutant de la sorte, nous étions arrivés devant un tableau qui fixait l'attention d'un groupe nombreux.

— Tenez, s'écria soudain mon compagnon, voici un exemple peu encourageant pour l'adoption de vos doctrines.

Et il me montrait de la main la *Jane Shore* de M. Robert-Fleury.

— Cette femme, née à Londres vers le milieu du quinzième siècle,

poursuivit-il, appartenait à une bonne famille de marchands. Elle reçut une éducation très-brillante pour le temps où elle vivait. Belle, instruite et d'un esprit charmant, elle aurait eu besoin d'une rare fermeté d'âme pour résister aux désirs ambitieux qui la poussaient à sortir de sa sphère. Mariée, peut-être malgré elle, à un riche orfèvre, elle aurait trouvé la paix, sinon le bonheur, dans l'accomplissement de ses devoirs. Elle laissa ses regards se porter trop haut, et sa chute fut terrible. Le roi Édouard IV l'enleva et lui mit publiquement au front la couronne déshonorante de favorite royale. Des actes de bienfaisance pallièrent la faute de Jane s'ils ne la rachetèrent pas. Mais la même faiblesse qui l'avait fait succomber une première fois la fit tomber de nouveau. Après la mort d'Édouard IV, qui avait péri, disait-on, empoisonné par son frère le duc de Gloucester, Jane s'attacha à lord Hastings, un des ministres du feu roi, et se vit enveloppée dans la ruine de son nouvel appui. Vous vous rappelez sans doute cette scène où Shakespeare nous montre le sanguinaire Richard III lançant, en plein conseil, une accusation de haute trahison contre lord Hastings, et déclarant qu'il veut avoir la tête du coupable avant de se mettre à table. Vous n'avez pas oublié non plus qu'une partie de l'accusation frappe Jane Shore et lui impute le crime d'avoir desséché par ses sortilèges le bras de Richard. Sommée de comparaître devant le conseil pour y rendre compte de ses actes de sorcellerie, elle fut renvoyée, faute de preuves, devant la cour ecclésiastique pour y être jugée comme adultère. L'arrêt qui la condamna portait qu'elle ferait amende honorable, en chemise et pieds nus, devant l'église de Saint-Paul, et que tous les biens qu'elle tenait d'Édouard IV et de lord Hastings seraient confisqués.

Jusqu'à ce moment de sa déplorable histoire, tous les documents sont à peu près d'accord. Le reste de sa vie est moins connu. Selon les uns, Jane Shore mourut de faim dans un cachot. Selon d'autres autorités plus dignes de foi, le terme de son existence n'arriva que sous le règne de Henri VIII. Quelle que soit la version que l'on adopte, la leçon qui en sort n'en donne pas moins à penser, et il n'est pas certain que ce soit un acte fort prudent de trop faciliter aux femmes la route des arts de l'imagination.

— La conséquence est loin d'être rigoureuse, repris-je aussitôt, et il ne me serait pas difficile de vous en prouver l'insuffisance. Je préfère, avant de vous quitter, vous demander votre avis sur une question beau-

coup moins épineuse et surtout plus opportune. Que pensez-vous de ce tableau au point de vue pittoresque ?

— La question est plus épineuse que vous le croyez. Un peintre en peut difficilement juger un autre. Nous avons chacun notre parti pris, notre sentiment. Ce n'est même que par là que nous valons quelque chose. Vous autres critiques, vous pouvez faire de la tolérance et de l'impartialité. Nous autres, nous obéissons davantage aux inspirations immédiates de notre pratique usuelle et de nos préférences. Je répondrai toutefois que M. Robert-Fleury me semble, dans ce tableau, s'être relevé de la lourde chute qu'il avait faite dans son *Christophe Colomb*. Il y a bien encore à dire à l'usage, ou plutôt à l'abus qu'il fait des tons ris-solés. Sa touche est encore bien lourde, et certaines parties de ses carnations trop métalliques. Il n'y a pas assez d'air entre ses personnages. Ils sont un peu trop les uns sur les autres, et parfois les uns dans les autres. Mais ce dernier ouvrage est bien entendu comme composition. L'intérêt et l'effet se concentrent sans effort sur le personnage principal, et avant de consulter le livret, on lit clairement, dans l'œuvre du peintre, le fait qu'il y a voulu représenter. Une folle, jeune et belle, que la populace insulte, voilà le sujet dans sa plus grande généralité. Si l'on va plus avant, on découvre des habitudes et des vestiges de luxe dans les vêtements et dans l'air de tête de la folle. L'indignation dont se montre animée la vieille femme que l'on aperçoit sur le troisième plan, n'a aucun rapport avec l'aveuglement de la brutalité populaire. L'indécision qui se trahit sur le visage de ce grossier jeune homme, dont la main droite est pleine de boue et de pierres, donne à croire qu'il ne se trouve pas en présence d'une folie amenée par un trouble purement physique. De là à savoir que cette folle est Jane Shore, dont la raison n'a pu survivre à l'amende honorable qu'elle vient de faire, il n'y a que la différence entre une création poétique et un événement réel. Voilà, monsieur, ma réponse à votre question. Permettez-moi, maintenant, de rejoindre mes amis dont j'aperçois là-bas, ajouta-t-il en souriant, les barbes majestueuses.

— Mille excuses, Monsieur, répartis-je, pour vous avoir séparé d'eux, et mille remerciements de la part des lectrices du *Conseiller des Dames*, pour m'avoir mis à même de leur parler si bien d'un des plus remarquables tableaux du Salon.

Resté seul, j'allai admirer un peintre montrant des dessins, ce nouveau chef-d'œuvre de M. Meissonnier, qui s'est montré inférieur à

lui-même dans le *Dimanche* et dans *Souvenir de guerre civile*, tableaux où il a dépensé une grande somme de talent, sans parvenir à un ensemble et à un effet satisfaisants. Je m'arrêtai ensuite devant l'*Atalante* de M. Pradier, et devant *Une heure de la nuit*, charmant groupe qui, du premier coup, range M. Pollet parmi nos meilleurs statuaires. Puis, examinant les neuf compositions exposées par M. Decamps, je ne reconnus guère cet illustre maître que dans un *intérieur savoyard*, et surtout dans un *intérieur de cour*. Ce dernier ouvrage, merveille de clair-obscur et d'effet, ne nous paraît point indigne de Pierre de Hooch. *L'embarquement de Ruyter et de William de Witt*, et *Un épisode du mariage de Henri IV*, par M. Eugène Isabey, attirèrent aussi mes yeux. Jamais, peut-être, ce splendide coloriste n'avait donné un champ plus libre à sa touche spirituelle et à son éclatant pinceau. Nous n'en dirons pas autant des nouveaux paysages de M. Cabat. Il y fait un froid de dix degrés au-dessous de zéro; mais l'exécution en est toujours savante, quoique parfois un peu lourde et uniforme, et le style en est d'une grande élévation.

Parmi les autres paysagistes se présentent MM. Français, Théodore Rousseau, Daubigny, Adolphe et Armand Leleux, Diaz, Fromentin, Legentile, Hédouin, Haffner, Anastasi, et dans l'ordre du style, MM. Aligny, Corot, Desgoffes et Buttura.

Bords du Tévérone, effet du soir, par M. Français, nous a paru d'un effet un peu papillonnant. L'effet du matin intitulé *Prairie dans la campagne de Rome*, nous a semblé beaucoup mieux réussi. Rien de plus vaporeux et de plus doré que *Les derniers beaux jours*, par le même peintre. Les quatre dessins qu'il a exposés manquent peut-être un peu de lumière, mais ils sont admirables sous tous les autres rapports.

M. Théodore Rousseau nie la réalité de l'ombre; il suit de là un parti-pris qui lui réussit quelquefois, mais qui, le plus souvent, l'égare. Ses premiers plans, d'ailleurs, sont d'une extrême mollesse. En un mot, il nous offre plutôt le fantôme que le portrait de la nature. Néanmoins, ses deux effets du matin sont d'une fraîcheur et d'une légèreté au-dessus de tout éloge.

M. Daubigny se jette de plus en plus dans l'école cotonneuse. M. Adolphe Leleux nous donne des étoupes, sous le titre de paysages, et son frère Armand se charge de les carder. Il y a pourtant de charmants détails dans les ouvrages de celui-ci.

M. Legentile arrive de plus en plus à un talent tout à fait personnel.

Sa *prairie marécageuse* est d'un effet surprenant. M. Buttura, que nous avons rangé parmi les paysagistes de style, a exposé une étude d'après nature, qui est vraiment une merveille de finesse et de largeur.

Au nombre des grands tableaux, les ouvrages de M. Courbet doivent être mentionnés. Nous avons été un des premiers, le premier peut-être, au Salon de 1849, à signaler ses ouvrages à l'attention de la critique. Cette année, une telle conspiration d'enthousiasme s'est formée autour de lui, que nous croyons nécessaire de venir jeter la discordance de notre opinion dans cette étrange symphonie. M. Courbet a exposé trois compositions, deux paysages et quatre portraits. Jusqu'à présent, la grande peinture avait été réservée aux sujets d'histoire et aux créations qui empruntent leurs matériaux à la sphère idéale. Les grands événements et les grands hommes, l'héroïsme et la beauté, tels semblaient en devoir être les éléments. M. Courbet a changé tout cela. Son idéal, c'est la laideur, non la laideur abstraite et arrivant au moins à la dignité de type, comme l'entend M. Victor Hugo, mais la laideur triviale que l'on coudoie dans les rues, et qui a perdu son relief dans les chocs vulgaires de la vie quotidienne. Que dis-je ? La réalité même la plus basse porte ici un démenti à M. Courbet. Il n'a pas pris les choses telles que le hasard les lui présentait, il les a arrangées. Il a trié avec soin les types les plus repoussants, et il en a fait des groupes. M. Courbet a fait preuve de trop de talent dans certaines parties de ses compositions, et surtout dans son *portrait*, pour ne pas repousser bientôt avec dédain les ouvrages dont ses admirateurs voudraient lui faire un piédestal.

M. Bonvin, dont les débuts sont aussi de l'année dernière, a été bien mieux avisé que M. Courbet, et, sans peut-être annoncer des qualités aussi fières, il a mieux atteint le but qu'il se proposait. Nous recommandons spécialement à nos lectrices, et c'est par là que nous terminons, *l'intérieur d'école de petites filles orphelines*, par ce jeune artiste. C'est une petite toile qui n'est peut-être pas indigne de figurer parmi les œuvres les plus naïves des vieux maîtres hollandais.

HENRY TRIANON.

Madame Boyeldieu Dauvigny, dont les lectrices du *Conseiller des Dames* ont eu tant de fois l'occasion d'apprécier les connaissances variées, vient d'obtenir la médaille d'or, comme auteur du meilleur ouvrage de morale religieuse à l'usage des jeunes gens de la ville et de la campagne, mis au concours par la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain.

Madame Boyeldieu Dauvigny, couronnée par l'Académie française pour des travaux de morale et d'éducation, reste attachée à la collaboration de notre journal ; elle s'occupera, comme par le passé, de la partie consacrée aux modes et à l'économie domestique. C'est une bonne nouvelle que nous sommes heureux de pouvoir donner aux mères de famille, qui ont toujours besoin de sages et précieux conseils, pour remplir la tâche si difficile de mère et de maîtresse de maison.

Courrier des Théâtres.

Si les solennités dramatiques se sont succédé depuis quelque temps sans interruption, il faut convenir que le public a répondu avec grand empressement à l'appel qui lui était fait. Avec de bons ouvrages et des artistes aimés, il en sera toujours ainsi, car les Parisiens aiment avant tout le théâtre et donneront toujours la préférence aux jeux de la scène sur tous les autres plaisirs.

L'Opéra nous a rendu *Guillaume Tell* pour les débuts de M. Mairalt, jeune tenor qui donne de grandes espérances. Quelques jours après, il nous a été permis de revoir *la Juive*, pour les débuts de mademoiselle Poinot, élève de prédilection de notre savant professeur Duprez. Ces deux magnifiques ouvrages ont attiré une foule immense, dont une bien faible partie a pu pénétrer dans la salle louée presque en entier depuis la veille. Heureux théâtre que celui qui peut stimuler la curiosité publique avec des pièces jouées trois ou quatre cents fois, et dont l'acte de naissance date de vingt et quelques années. Le privilège des chefs-d'œuvres est de ne pas vieillir, et la raison en est toute naturelle : la représentation d'un ouvrage d'un grand mérite imprimant dans l'esprit du spectateur un plaisir qui ne s'efface jamais, l'annonce d'une représentation de cet ouvrage aimé surexcitant votre imagination, rapproche, en les rajeunissant, les souvenirs du bonheur qu'il vous a causé, vous ne résistez pas à ce désir et vous donnez à votre vieille pièce la préférence sur toutes les pièces nouvelles que vous ne connaissez pas.

Je suis persuadé, ma bonne Marie, que mon raisonnement artistique obtiendra ton approbation et que tu me diras, quand tu voudras bien me favoriser d'une visite à Paris : Je voudrais entendre *Guillaume Tell*, ou *la Juive*, ou les *Huguenots*, ou *Robert*, et que tu ne manifesteras ton désir de voir un ouvrage nouveau qu'après l'avoir entendu vanter plusieurs fois.

Ce que je viens de te dire relativement à l'Opéra, je pourrais te le répéter pour le Théâtre-Italien. M. Lumley remplit chaque soir son temple de soie et d'or avec les vieux chefs-d'œuvre que nous connaissons tous, le *Barbier*, la *Norma*, *Lucie* et tant

d'autres, dont les mélodies ont bercé ton enfance et décidé ta précoce vocation musicale. C'est qu'aussi Madame Soutag et mademoiselle Caroline Duprez, par une exécution admirable, se chargent tour à tour d'électriser le public, qui ne se lasse pas d'entendre ce qu'il a déjà entendu cent fois. Malgré ces succès assez productifs pour défrayer la saison entière, M. Lumley monte à grands frais la *Tempesta*, ouvrage dû à la collaboration de deux célébrités françaises, MM. Scribe et Halevy. Mon prochain courrier te dira si le jugement anglais a été confirmé par le public de Paris.

Les *Porcherons*, dont le succès avait été interrompu par la retraite de mademoiselle Darcier, viennent de reparaitre sur l'affiche, grâce à mademoiselle Lefebvre. Cette reprise aura autant de retentissement que la première représentation. Mademoiselle Lefebvre, qui nous avait fait connaître tout son savoir, en se chargeant à l'improviste du rôle écrit pour madame Ugalde, dans le *Songe d'une nuit d'été*, vient de se montrer, dans le rôle charmant de la marquise de Bryane, comédienne de premier ordre et chanteuse accomplie. Cet heureux théâtre vient d'obtenir encore un succès avec *Bonsoir, monsieur Pantalon*, charmant opéra comique en un acte, dont la musique est due à M. Grisar.

Le Théâtre-Français est toujours en grande prospérité, grâce au talent administratif de M. A. Houssaye. Les recettes vont chaque jour en augmentant. Plusieurs ouvrages sont en répétition et viendront, dans un court délai, augmenter encore son riche répertoire. Le plus important est *Valeria*, tragédie de MM. Lacroix et Maquet, dont le principal rôle sera interprété par notre grande tragédienne, mademoiselle Rachel. Je te parlerai du succès le mois prochain, car, avec de tels éléments, le succès ne peut être douteux.

Le Gymnase nous promet aussi pour cette semaine *Manon Lescaut*, avec Bressant et madame Rose-Chéri. En attendant cet ouvrage, dont on dit beaucoup de bien, chaque soir la salle est remplie de spectateurs qui viennent applaudir le *Collier de perles*, délicieuse comédie de M. Mazères, parfaitement interprétée par les principaux artistes de ce théâtre de bonne compagnie.

Le théâtre des Variétés donne ce soir la *Course au roman*, de M. Augier, l'heureux auteur de *Gabrielle*. L'exigence de notre mise en page nous force encore de remettre au mois prochain le compte-rendu de cette pièce, qui est charmante, si les indiscretions de coulisses ne nous ont pas trompés.

Les bals de l'Opéra ont une vogue extraordinaire cette année, et qui promet d'aller toujours en augmentant jusqu'à la fin de la saison, car le plaisir est une attraction à laquelle il est difficile de résister.

Tu as remarqué, bonne et chère sœur, dans le cours de cette rapide et incomplète causerie, que plusieurs événements dramatiques étaient sur le point de s'accomplir au moment où je suis forcé de confier ma prose au compositeur, et que je me trouvais par conséquent dans l'impossibilité de t'apprendre autre chose que des *on dit*. — Le mois prochain, je serai plus heureux, puisque je pourrai te confirmer des succès qui ne sont encore aujourd'hui qu'à l'état d'illusion.

Z. BOUREY.

Revue des Modes de la Saison.

Croiriez-vous, madame, que, par le temps de fêtes et de bals qui court, me voici, de par le rhume et la Faculté, condamnée à garder la chambre ! Qu'eussé-je donc pu vous dire à propos des modes nouvelles aujourd'hui, s'il ne se fût trouvé, par bonheur,

là, juste en face, dans la maison voisine, l'atelier d'une de nos plus grandes couturières, et si, de ma fenêtre, il ne m'eût été donné d'apercevoir les gracieuses toilettes que l'on y confectionne ? Hélas !... je n'aurai pas même la satisfaction de les voir passer devant moi dans le gracieux tumulte d'un bal ; mais il me restera, au moins, le plaisir d'en causer avec vous, et cela me consolera un peu.

Voilà d'abord une robe de taffetas gros grain, jaune clair, avec trois hauts volants de dentelle ; ces volants sont séparés par une ruche de ruban, très-touffue et un peu haute, puis par un bouillon de tulle. Le corsage est garni de même en dentelles et rubans. Ici c'est une robe de satin blanc, à bouillons de tulle, progressifs et montant aux deux tiers de la jupe.

D'après ce que je vois, on porte beaucoup de robes légères à triples jupes. La troisième se trouve rattachée au corsage, soit par des châtelaines de rubans comme votre dernière gravure vous l'indiquait, soit par une guirlande de fleurs, venant s'attacher à la taille, de côté, et se terminant par un bouquet.

Je suis très-bien placée, je vous assure, pour examiner toutes ces ravissantes choses, et je ne me fais aucun scrupule de *voler* mon prochain... avec les yeux.

Les robes de tarlatane, d'organdi, sont brodées en soie plate, blanche ou de couleur, quelques-unes se lament d'or et d'argent, c'est riche, flatteur même, cependant je trouve que cela papillote trop aux yeux, et est un peu clinquant ; c'est une sorte de reminiscence, mais lointaine, mais dépaycée, des belles et riches parures de cour, du temps qu'il y avait une cour !... mais alors tout l'entourage était en harmonie, à présent, une robe perdue ainsi dans un salon, me paraît viser un peu trop à l'effet !... Je la comprends seulement dans un grand bal chez un ambassadeur étranger. Une belle broderie bien pleine, bien travaillée, me semblera toujours de meilleur goût, et même plus riche.

Les jeunes personnes ne portent que des robes légères, en tarlatane brodée, rayée, à pois, etc., des organdis brodés de couleur, et de la mousseline blanche, très-claire, à triple jupe et unie.

Les robes de mousseline brodée pour jeunes personnes, se font quelques-unes à fonds plein et léger ; cela rappelle un peu les modes de l'Empire ; d'autres à fonds uni, avec une guirlande de broderie courant au-dessus de chacun des trois plis de la jupe ; ces plis doivent avoir de 10 à 15 centimètres de hauteur. Cependant, je vous ferai observer que ces robes, telles riches et bien brodées soient-elles, sont moins *grande toilette* que celles dont nous vous parlions tout à l'heure.

Les corsages des robes de bal se font à pointe, devant seulement, les pointes derrière ne sont pas toujours très-bien portées... On met au corsage des draperies de tulle, des Berthes de dentelle, ou de larges revers allant en diminuant vers la pointe, et encadrant bien les épaules. Alors la garniture du revers descend et s'arrête au-dessus de celle de la manche.

Lorsque la jupe est ornée de rubans, le corsage se garnit de même à la Louis XV, et les manches, extrêmement courtes, sont échancrées sur le dessus en cœur, comme le jockey d'une manche longue ; ces manches, très-petites, comme vous le voyez, s'entourent d'une garniture de rubans, ruche, chicorée, à la vieille, etc., selon les ornements du reste de la robe, et, sous ces rubans, la manche disparaît presque complètement.

Pour robes légères les corsages à la grecque, à plis amples et tuyautés, sont ce qu'il y a de mieux, surtout pour jeunes personnes.

On me défend de sortir, c'est vrai, mais je n'en ai pas moins commis une petite dés-

obéissance, un crime de lèse-faculté; je suis allée à l'Opéra l'autre soir; il me semblait que j'y serais tout aussi bien dans une bonne loge, bien chaude, que dans ma chambre; or, voici ce que j'ai vu :

D'abord, bon nombre de ces charmantes toilettes citées plus haut, c'étaient les heureuses de... l'hiver, allant au bal en sortant de l'Opéra; puis des taffetas chinés, des brochés Pompadour, de la moire antique, corsages ouverts en cœur descendant très-bas; et laissant voir des chemisettes d'une excessive richesse... ou corsages à la Louis XV, c'est-à-dire échancrés carrément sur la poitrine et entourés de rubans.

Les manches pagodes sont garnies en dedans de riches dentelles, flottant sur le bras; elles sont toujours recherchées pour grande toilette. Mais on porte aussi beaucoup de manches à la vieille, c'est-à-dire toutes étroites, et descendant sur le bras jusqu'à 12 centimètres du poignet. Elles sont peu larges, garnies en bas d'un ruban plissé, puis accompagnées de sous-manches bouillonnées, fermées d'un poignet. Cette façon de manches me paraît plus commode pour l'hiver, avec les manchons et les par-dessus, et surtout beaucoup plus hygiénique.

Voilà le grand mot, et moi qui, *par ordre*, suis obligée de prendre tant de soin de ma santé, je me mets aussi à vous prêcher la prudence et les précautions minutieuses. Aussi ne pouvant presque pas sortir le soir, je profite du moindre rayon de soleil, pour courir çà et là, et découvrir le plus joli modèle pour les sorties de bal.

Celles de satin piqué se garnissent d'hermine; celles de cachemire, doublé et ouaté, sont *illustrées* (c'est le mot consacré) de larges galons de passementerie ou de riches broderies. On les fait à capuchon et à manches larges et carrées.

Défilez-vous des coupes extraordinaires, excentriques, elles passent rapidement de mode, et sont promptement mal portées, malgré les ornements, ou plutôt à cause de l'abondance des ornements qui les surchargent; c'est bien le cas de dire : ne pouvant les faire belles on les fait riches.

Cependant, à propos de riches, je dois vous citer une sortie d'Opéra en cachemire noir, dont le capuchon, de forme algérienne, reposait gracieusement sur les épaules, sans donner à la femme qui le portait l'apparence d'une bossue, ce qui est rare; ce capuchon était entièrement recouvert d'une arabesque de galons d'or; c'était splendide.

Bon Dieu ! madame, qu'allais-je faire ?... J'allais oublier de vous parler des grelots ! qui font tourner toutes les têtes en ce moment. Les robes s'ornent de fleurs, de rubans et de perles. Montées en grelots, c'est d'un effet bizarre et charmant.

Mais en voici bien long sur les toilettes de bal. Il est vrai que c'est l'important aujourd'hui; aussi je veux vous dire encore quelques mots des bals costumés, car il y en a beaucoup cette année.

Les costumes à caractère, les costumes historiques, sont les plus recherchés, mais ils doivent être alors d'une vérité scrupuleuse. De plus, il faut, autant que possible, les approprier au genre de beauté et à la manière d'être de la personne qui les porte. La vérité du costume doit se retrouver aussi bien dans l'allure et la démarche du personnage, que dans la couleur ou la coupe des étoffes. Les costumes des divers pays doivent aussi affecter le plus possible la couleur locale... Mais lorsque les renseignements historiques ou les documents et indications authentiques viennent à vous manquer, adoptez de préférence un travestissement de fantaisie, évitez le bizarre, l'extravagant; un costume simple et de bon goût sera toujours préférable aux excentricités les plus somptueuses.

Si vous songez à vous broder quelque robe de cachemire bleu, vert pomme,

rose, etc., faites-le, madame, en soie demi-torse, un peu forte, blanche, ou en soie floche de couleur. La soie torse se brode en cordonnnet, la soie floche au passé. La sou-tache n'est plus de mode.

Je ne puis encore vous indiquer un modèle de mantelet d'été, bien arrêté. Ce sera pour le mois prochain, car je désire vous donner ce qui se portera sûrement cette année. Défiez-vous, madame, de ceux qui se prétendent renseignés à l'avance, et qui vous donnent des vieilleries pour des nouveautés ; je connais une confectionneuse qui vient d'exhumer un patron de 1847, elle lui a donné un nom pompeux, et vous l'offre en ce moment comme une nouveauté à peine éclosée... Moi, je l'appelle tout simplement *mantelet rétrospectif*... Figurez-vous un peu le désappointement de la femme qui le portera, lorsqu'on lui dira : Mon Dieu, ma chère, que votre mantelet est bien conservé !...

Dieu vous garde d'un pareil malheur !

Je m'occupe de votre petite ombrelle, madame.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

De l'Ameublement.

CHAMBRE A COUCHER (SUITE).

Les rideaux, les tentures, les draperies doivent être de même couleur, et, autant que possible, de couleur unie et point éclatante, afin qu'après avoir évité tout ce qui peut choquer la vue, vous évitiez aussi ce qui peut la fatiguer.

La couleur doit être choisie selon l'âge, le teint et la couleur des cheveux de la femme qui doit occuper la chambre. Une blonde habitant au milieu de tentures jaunes, une brune entourée de rideaux bleus, perdront nécessairement une partie de leurs avantages, et c'est un tort. Il faut être simple et sans prétention *apparente*. Pardonnez-moi cette petite parenthèse, nous causons entre nous, loin de l'oreille de ces messieurs, et nous pouvons être tout à fait franches. Je le répète donc, nous devons éviter toute prétention *apparente* ; mais le bon goût et une coquetterie bien légitime doivent se retrouver partout. Le choix des rideaux et des tentures de votre appartement est donc d'une grande importance.

Les petits rideaux des croisées doivent être d'une mousseline, unie ou brodée, plus épaisse que celle des autres pièces, et ils doivent recouvrir entièrement la croisée du haut en bas ; mais ils doivent, au moyen d'embrasses, pouvoir se relever de chaque côté, à votre commodité, si vous avez besoin de vous approcher plus près du jour pour quelque ouvrage délicat.

Que vos tapis soient chauds, moelleux ; votre descente de lit bien garnie ; cependant n'en faites pas un meuble d'apparat, sur lequel vous sembliez craindre de poser les pieds ; qu'il soit bon, confortable ; mais, destiné à un usage journalier, qu'il ne soit pas d'une recherche fausse et de mauvais goût.

Les meubles de votre chambre à coucher sont : une armoire à glace, si cela vous est possible, une commode, un petit bureau de dame garni de tout ce qu'il faut pour écrire, une table à ouvrage, etc. Que vos meubles soient à coins arrondis, de forme sévère, sans ornements inutiles ou prétentieux ; tout le luxe doit être dans la beauté du bois et une confection irréprochable.

Outre les fauteuils dont je vous parlais dans mon dernier article, je vous conseillerai d'avoir dans votre chambre à coucher une causeuse, ou mieux encore une méridienne, sur

laquelle vous puissiez vous étendre en cas d'indisposition ; sans cela, où vous mettriez-vous ?... sur votre lit ?... Oh ! non, vous le gâteriez, et donneriez à toute votre chambre un air de désordre ; et puis vos vêtements que vous froisseriez ! De plus, hygiéniquement parlant, vous sereux beaucoup mieux à demi couchée que sur votre lit, ce qui alourdit la tête et énerve toute l'économie.

Il vous faut aussi plusieurs coussins et tabourets, et un ou deux à l'eau chaude. Vous savez qu'il peut se faire qu'une amie intime vienne causer ou travailler avec vous dans votre chambre à coucher.

La garniture de votre cheminée doit être simple et riche ; nous sommes convenues que ces deux mots pouvaient très-bien s'allier ; la pendule d'un style sévère. Les flambeaux doivent, autant que possible, s'y rapporter ; des lampes d'un modèle simple, mais que vous aurez surtout choisies à cause de leur excellent mécanisme. Ce sont des lampes de travail ; et s'il est fort ennuyeux de retoucher à une lampe dans un salon, il ne l'est pas moins d'être interrompue en travaillant, et de risquer de voir son ouvrage taché d'huile.

N'encombrez pas votre cheminée de mille riens inutiles. Deux beaux vases, une coupe ou bague, un porte-allumettes, etc., c'est assez ; rejetez toutes les chinoïseries, les curiosités sur les étagères.

Occupons-nous maintenant de la literie.

Les rideaux de votre lit doivent être drapés avec élégance, amples, *cossus* ; ils doivent faire le tour et se rejoindre dans la ruelle ; sur le dossier, il doit y en avoir la quantité suffisante pour entourer complètement le lit, quoique je vous conseille de ne les fermer jamais entièrement, et cela par hygiène, car il n'est pas bon de respirer toute une nuit l'air renfermé dans un si petit espace, puisqu'on a calculé qu'il faut aux poumons de l'homme une quantité de 10 mètres cubes d'air pur par heure.

Si vous avez à vos fenêtres doubles rideaux, mettez-en de même de doubles à votre lit ; les rideaux d'étoffe peuvent alors être moins larges que les rideaux de mousseline. Quelquefois et pour l'été surtout, on ne met que les draperies en étoffe et les rideaux en mousseline, cette décoration est fraîche et coquette.

Je dois vous faire une importante observation. Si vous avez sur votre lit un ciel, ou une couronne, ayez soin de faire visiter, de temps en temps, les crampons qui le soutiennent ; souvent de graves accidents ont été causés par un défaut de surveillance.

Il est bien entendu que vous ne mettrez point de glace dans le fond de votre lit ; c'est une mode qu'il faut laisser aux femmes d'une moralité douteuse.

Votre lit doit être du même bois que vos meubles principaux, c'est-à-dire votre armoire, commode, etc., et les ornements doivent être les mêmes. Tout cela doit, autant que possible, avoir été acheté ensemble.

Votre coucher se compose d'un sommier, de deux matelas, d'un lit de plume, d'un traversin, d'un oreiller, et de deux couvertures, l'une de laine, l'autre de coton. Pour l'hiver, vous mettrez votre couverture de laine la première. L'été, je vous conseillerai de vous servir d'oreillers de crin : on les appelle *oreillers hygiéniques* contre la migraine, et, en effet, ils sont un sûr préservatif contre le mal de tête.

Les sommiers élastiques sont les plus recherchés, ils sont pour ainsi dire de mode à présent. Je vous recommande de les prendre de première qualité. Un bon sommier dure de dix à quinze ans sans avoir besoin de réparation ; un sommier de prix médiocre se dérange presque aussitôt : vous voyez qu'il y a un grand profit à prendre ce qu'il y a de mieux.

Le lit de plume se place entre les deux matelas. Choisissez votre couette en bon coutil de fil ; faites-la à travers tout autour, et borde avec un ruban de fil les coutures des côtés.

Les matelas soignés doivent être faits de même.

Il faut pour votre couette 30 livres de plume de première qualité, à 4 francs la livre. Lorsque vous voudrez nettoyer vos plumes en les faisant passer au four, vous ferez nettoyer votre coutil, et vous le ferez ensuite cirer avec soin ; c'est, du reste, une cérémonie qui ne se fait qu'après de longues années d'usage.

Choisissez, pour vos matelas, de la laine blanche du Thibet ; le prix moyen est de 2 francs 50 centimes la livre, sauf quelques modifications selon les pays. Pour un matelas de 4 pieds, il faut 40 livres de laine. Je vous conseillerai d'y joindre 1 ou 2 livres de crin, que l'on placera au milieu du matelas. Ayez soin qu'en le faisant on remplisse bien les coins.

La laine de bonne qualité peut n'être cardée que tous les deux ans. Vous devrez donc avoir le soin de marquer au millésime de l'année les matelas que vous aurez fait nettoyer, afin d'éviter les confusions, et que chaque matelas soit visité à son tour. Les cardes de fer dont on se sert ordinairement abiment beaucoup la laine ; il vaut mieux l'ouvrir à la main. Cela demande plus de temps ; mais comme la laine se trouve ménagée, ce soin, par le fait, devient une économie, malgré le prix plus élevé qu'il faut payer. Le nettoyage à la cardé

d'un matelas de 4 pieds est de 2 francs 25 centimes, et à la main, le double; un matelas de 3 pieds coûte 1 franc 50 centimes, ou 3 francs à la main.

Il n'est pas mauvais non plus, lorsque la laine est un peu abîmée, de la faire battre, la poussière tombe mieux. Prenez pour vos matelas de la bonne toile, un peu forte, mais surtout en pur fil.

Votre traversin demande environ 5 livres de plume, et votre oreiller, 3 livres.

Choisissez, pour les housses des uns et des autres, du couil blanc; cela est de beaucoup préférable, parce que si vous avez des taies d'oreiller et des draps un peu fins, le couil de couleur donne un reflet désagréable.

Pour votre oreiller de crin, il faut 2 livres 1/2 de crin blanc, à 3 francs. De temps en temps, tirez le crin de l'oreiller, et étirez-le avec vos doigts, parce qu'il se met promptement en pelotons. Cette opération doit se faire en plein air, à cause de la poussière que renferme le crin, nettoyé à la chaux.

Que vos couvertures, celle de coton surtout, soient très-amples et entourent bien vos matelas, cela est beaucoup plus propre et ménage le coucher entier.

Vos draps doivent avoir 16 mètres 80 centimètres (14 aunes). Lorsqu'ils commencent à s'user vers le milieu, une bonne ménagère n'attend pas que les *clairs* fassent *jours*, elle s'empresse de retourner ses draps, c'est-à-dire qu'elle défait le surjet du milieu, et joint ensemble les deux lisières opposées; de cette manière, les draps durent deux fois plus.

Si vous avez un édredon, qu'il soit en véritable duvet; la plume est lourde, sans être réellement chaude. Pour un édredon ordinaire, il faut 4 livres de duvet, à 15 francs la livre. Votre édredon doit être couvert d'une soie de la même nuance de vos rideaux.

Souvent votre couvre-pied est accompagné d'un traversin de paille, qui se place au pied du lit. Pendant le jour, surtout si vous recevez dans votre chambre, il est mieux de cacher les oreillers sous l'édredon, ou dans votre cabinet de toilette, et de ne laisser voir que les deux traversins, qui doivent être alors un peu volumineux.

Nous nous sommes étendue très-longuement sur l'ameublement de la chambre à coucher et sur la literie, parce que une partie de ce que nous avons dit ici nous servira pour les autres pièces.

L. B. D'A.

Lettres sur l'Education.

A MADAME L..., AU CHATEAU DE G...

« Je ne connais, dit l'abbé Pascal, et je l'avoue en toute franchise, d'autres principes moraux dignes de ce beau nom, que ceux dont le christianisme a doté notre pauvre humanité. »

C'est donc vers la religion que vous devez tourner les premières pensées de votre enfant. La prière! telle est la première leçon de morale que vous devez lui donner. Je vous ai dit qu'il vous fallait chercher à inspirer à votre enfant une confiance sans bornes; il est certain que l'affection qu'il vous portera vous sera d'un grand secours pour vous aider à le corriger de ses petits défauts; mais votre tâche vous sera rendue bien plus facile si vous avez su, en mère chrétienne, lui apprendre à craindre et à aimer Dieu, à l'aimer surtout! Les meilleures éducations sont celles qui sont dirigées par l'affection; parlez donc beaucoup moins à vos enfants de châtimens que de récompenses; craignez d'épouvanter leurs jeunes imaginations par des images de démons ou d'enfer, mais racontez-leur longuement toutes les merveilles du paradis, que le bon Dieu destine aux enfants sages!

Aussitôt que votre enfant commence à parler, qu'il manifeste ses désirs, ses volontés; aussitôt qu'il comprend ces mots: être *sage* ou *méchant*, faites-lui faire sa prière, petite prière appropriée à son âge, à son intelligence, et que vous augmenterez graduellement. Qu'il commence par dire: Mon bon Dieu, je vous aime bien et je serai bien sage, pour faire plaisir à maman.

S'il a été méchant, ayez l'air très-triste, et dites: Le bon Dieu et maman sont bien fâchés, etc... S'il a un jouet qu'il aime ou qui aura été la cause de sa mutinerie, retirez-le lui et dites: Le bon Dieu ne veut pas que je le donne.

Son petit instinct lui apprendra qu'il faut être *bon* pour avoir son joujou; alors il s'apaisera et viendra vous câliner: on n'a pas besoin de le lui enseigner, c'est inné chez lui. Lorsqu'il revient, ne l'embrassez pas, commencez par lui faire demander pardon à Dieu: Mon bon Dieu, pardon, je ne serai plus méchant, je serai sage!

Puis il demandera pardon à maman, et le joujou lui sera rendu.

S'il recommence, mettez un petit intervalle entre la demande du pardon et la restitution du joujou : le bon Dieu et maman veulent voir si vous serez sage!

Cependant, faites bien attention, n'attendez pas trop longtemps; les désirs de l'enfant sont très-mobiles, et il pourrait bien se faire, si vous tardiez trop, que le jouet arrivât alors qu'il n'y penserait plus, ne s'en soucierait plus, et la leçon serait manquée.

Vous voyez qu'il est bon et même très-facile de faire prier l'enfant de très-bonne heure, et cette morale religieuse vous sera un puissant auxiliaire pour diriger ses pensées vers le bien. Il s'habitue à devoir tout à Dieu et à vous, son intermédiaire.

La crainte de déplaire à Dieu et de vous faire de la peine l'occupera à tous les instants et à son insu, et lorsqu'il lui sera arrivé quelque petit bonheur, tout naturellement il en remerciera Dieu; quand il désirera quelque chose, il le lui demandera, pour que *maman* le lui donne.

Je me rappelle qu'un jour une délicieuse enfant de trois à quatre ans faisait sa prière devant moi; à ces mots : Conservez la santé à papa et à maman, elle ajouta : et à ma poupée aussi.

On venait de lui donner une fort belle poupée qu'elle aimait beaucoup. Sa jeune et sage mère se tourna vers moi en souriant et sans rien dire.

La petite bonne femme termina sa prière sans sourciller, et, comme très-contente d'elle-même; elle embrassa sa mère et alla se coucher.

Une vieille dame, qui se trouvait là, blâma beaucoup la jeune femme de son irrévérence; c'était profaner la prière!... Elle eût dû réprimander sa fille, lui expliquer...

Eh! quoi, mon Dieu! que fallait-il lui expliquer?... L'enfant sait que tous les biens viennent de Dieu; elle le remercie aujourd'hui de sa poupée, qui est un bien à la portée de son âge; plus tard, elle aura conservé la religieuse et salutaire habitude de lui tout rapporter. Si sa mère tombe malade, on n'aura pas besoin de lui dire de prier; elle y sera portée d'autant mieux que tout enfant elle savait lui devoir ses joies et l'invoquer dans ses peines.

Lorsque vous appelez votre enfant pour prier, faites-le avec un ton de voix affectueux et caressant; que ce soit un plaisir pour lui, jamais une fatigue; que ses prières soient courtes, afin de ne point fatiguer son attention, car il faut l'habituer surtout à penser à ce qu'il dit.

Si, par un petit caprice d'enfant, il refuse de faire sa prière, gardez-vous de le gronder, mais ayez l'air affligé et ne l'embrassez pas.

S'il vous interroge, dites-lui : Vous faites de la peine à maman, et le bon Dieu est fâché; il reviendra alors promptement faire sa prière. Lorsqu'elle sera terminée, embrassez-le comme à l'ordinaire, mais point davantage; surtout évitez de lui donner un bonbon ou quelque petite câlinerie : il ne faut pas le récompenser de son premier caprice, et s'il a fait un petit effort sur lui-même pour le vaincre, il n'a fait que son devoir, et la récompense d'un devoir se trouve dans son accomplissement même; sa conscience le rend intérieurement assez joyeux, et votre bonbon est inutile.

Habituez-le donc à regarder la prière comme une action sérieuse, et, lorsque vous priez devant lui, ne souffrez pas qu'il vous dérange; mais, s'il le fait, repoussez-le doucement, sans brusquerie : la prière rend *bon* et *sage*... Donnez-lui-en la preuve... Dites-lui seulement : Tu ne veux donc pas que je parle au bon Dieu? etc., etc.

Si vous lui avez appris à respecter ce nom divin, il s'éloignera en silence et attendra que vous ayez fini.

Le défaut d'espace m'oblige d'interrompre ici ce que j'ai à vous dire sur la prière des petits enfants.

L. B. D'A.

Casser les bourgeons des pommes de terre.

Voici, madame, un petit avis qu'il est temps de mettre en pratique :

Lorsque vous voyez que les pommes de terre commencent à bourgeonner, gardez-vous bien de casser vous-même les petites pousses; l'endroit que vous auriez touché deviendrait noir. Il vaut beaucoup mieux remuer avec une pelle de bois vos pommes de terre, les retourner de manière à ce que les bourgeons se fanent d'eux-mêmes; de cette manière, vos pommes de terre ne souffriront pas, et seront toujours bonnes à manger.

Slemp, ou lait aromatisé, pour soirées.

Prenez une petite pincée de safran, un clou de girofle, et une forte pincée de thé noir; mettez le tout dans une boule en filet d'argent, ou tout simplement dans une petite poche de mousseline; faites bouillir dans un peu d'eau. Quand la décoction est parfaitement faite, retirez vos aromates, et jetez dans l'eau une pinte de lait; faites jeter un bouillon.

Il serait peut-être convenable, surtout à Paris, où le lait est plus facile à tourner, de faire bouillir le lait avant de le joindre au mélange.

Sucrez ensuite le tout convenablement. Battez deux jaunes d'œufs, mettez-les en remuant dans votre lait, et retirez de suite votre casserole du feu. Servez chaud dans des tasses, comme du chocolat.

Beignets au vin. (Entremets sucré.)

Délayez votre farine avec du vin blanc ou rouge; mais le blanc est préférable. Faites cette pâte un peu épaisse.

Epluchez vos pommes, et coupez-les par très-petits morceaux, que vous jetez dans votre pâte, de manière à ce qu'ils en soient bien entourés.

Lorsque votre friture est chaude, prenez avec une cuiller un peu de ce mélange, et faites-le glisser dans la friture.

Ces beignets ne sont pas tout à fait ronds; mais lorsque la pâte est assez épaisse, les pommes se trouvent bien couvertes.

Servez chaud, après avoir saupoudré de sucre.

Knêfles. (Entremets légume.)

Prenez une livre de farine, une demi-livre de mie de pain tamisée, trois œufs, et faites une pâte que vous mouillez avec du lait; salez-la légèrement.

Faites bouillir de l'eau dans une casserole à orifice un peu large. Lorsque l'eau bout, prenez avec une cuiller un peu de votre pâte, gros comme une forte noix. Faites glisser dans l'eau et laissez cuire un bon quart d'heure.

Retirez vos knêfles et mettez-les à égoutter.

Mettez du beurre dans une poêle, et lorsqu'il sera bien chaud, faites-y revenir vos knêfles, que vous retirez à mesure et dressez sur un plat.

Faites revenir ensuite dans le beurre de la mie de pain, que vous versez sur les knêfles pour les parer et leur servir de sauce.

Champignons à la provençale. (Légumes de déjeuner.)

Prenez des champignons que vous essuyez avec soin, et débarrassez-les de toute la terre qu'ils peuvent avoir, mais sans les éplucher.

Coupez-les en quatre, et jetez-les dans de l'huile bouillante avec un peu de sel et de la muscade. Lorsqu'ils ont fait quelques tours, ajoutez-y du persil haché.

Mettez sur votre plat des rôties de pain bien beurrées, et versez-y vos champignons.

Paniers en anneaux.

Ces paniers sont fort jolis, c'est une nouvelle invention toute gracieuse, mais un peu difficile à exécuter. Je vais vous expliquer ce travail de mon mieux, en commençant par ce qu'il y a de plus simple:

Il faut vous procurer de petits anneaux argentés, si vous faites votre panier en soie, et en cuivre si vous le faites en laine. Ces anneaux ont 1 centimètre $\frac{1}{2}$ à 4 centimètres de diamètre.

Nous allons commencer par un panier de soie, dont les anneaux argentés ont 2 centimètres de diamètre. Ces anneaux coûtent de 75 centimes à 1 franc l'once.

Vous prenez chacun de ces anneaux et vous l'entourez de soie, par un point de feston, comme s'il s'agissait de faire une bourse à anneaux. Lorsque le feston est terminé, vous tirez dans le centre de votre anneau trois ou quatre diamètres qui se croisent comme les rayons d'une roue.

Lorsque tous vos ronds sont apprêtés, vous les attachez les uns aux autres, légèrement ; et vous les disposez selon la forme que vous voulez donner à votre panier.

Pour le maintenir, vous entourez de laine deux brins de laiton, que vous attachez en haut et en bas de votre panier, de même que les vaniers mettent aux leurs des brins d'osier un peu forts pour les consolider.

Vous faites l'anse avec un rang de vos petites roulettes, soutenues aussi par un fil de laiton entouré de laine. Ce fil doit être un peu plus long que l'anse elle-même, afin de descendre, à droite et à gauche, de chaque côté du panier, et en augmenter la solidité.

Le mois prochain, je vous indiquerai la manière de faire les paniers montés sur carcasse.

Manière de faire le Filet.

Pour faire le filet, il faut deux petits outils :

1° Un moule, qui doit avoir en diamètre la largeur que vous voulez donner à chacune de vos mailles, et une longueur proportionnée à l'ouvrage que vous voulez faire ;

2° Une navette, sorte d'aiguille à deux têtes, une à chaque bout.

Vous commencez par remplir votre navette avec la soie, le fil ou la laine dont vous voulez vous servir. Voici comment il faut faire : Vous passez le bout de votre fil dans un petit trou qui se trouve à votre navette, puis vous le passez ensuite, alternativement, par la fente de l'une et l'autre tête, et vous allez ainsi jusqu'à ce que votre navette soit à peu près de la même grosseur du moule.

Maintenant il faut vous procurer une tignasse ou vieux morceau de filet ; à son défaut, vous prenez un ruban de fil, sur le bord duquel vous faites autant de points de surjet que vous voulez de mailles de filet, puis vous attachez, par un nœud très-solide, le bas de votre fil à la première maille.

Tous ces préparatifs achevés, commencez votre filet.

Prenez le moule entre le pouce et l'index, le pouce en-dessus.

Mettez le fil sur le moule et sous le pouce ; passez-le autour de votre médium, entre l'index, et amenez-le sous votre pouce, en croisant celui qui y est déjà ; tournez en-dehors, autour du pouce et de vos trois doigts, médium, annulaire et oriculaire ; passez votre navette entre les deux brins de fil qui entourent votre médium, sous votre moule, puis dans une maille de l'ancien filet ou tignasse.

Ayez bien soin que le fil que tient le pouce soit aussi sous la navette.

Tirez la navette vers vous, lâchez le fil sous le pouce, puis celui du médium, en tirant votre navette, puis votre annulaire, et conduisez, en tirant toujours, le fil avec le petit doigt jusqu'au moule.

Le point est fait ; agissez de même pour les mailles suivantes, en ayant soin de n'en pas passer.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

POUR DEMI-SAISON.

MISE DE VISITE. — Chapeau de taffetas, orné d'un apprêt garni d'application ; mancinis composée de pervanches ; chemisette de tulle, ornée de cascades de Valenciennes ; sous-manches Lorédan.

MISE D'INTÉRIEUR, POUR LE MATIN. — Bonnet Pompadour en mousseline des In-

des et Valenciennes, rehaussé par des coques de ruban ; chemise amazone, camisole Montepan, d'une coupe dégagée du haut, et réunie au niveau de la taille par une seule agrafe de ruban ; manches échantonnées, jupon encadré, et pourvu de deux quilles ruchées de Valenciennes.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|---|---|
| 1. Caroline, broderie anglaise. | 9. Un dessin pour piquer une jupe oua-
tée. |
| 2. C. M. enlacés, plumetis ou soutache,
sans les petits traits. | 10. Léa, broderie anglaise. |
| 3. Hortense Dejean, broderie anglaise. | 11. Catherine, broderie au plumetis. |
| 4. J. K. enlacés, pour un service de ta-
ble. | 12. Col, broderie anglaise, pouvant servir
au devant de fichu. |
| 5. Coin de mouchoir au feston, avec
écusson et les initiales E. W. | 13. Adèle, broderie anglaise. |
| 6. Adrienne, broderie anglaise. | 14. Ursule, id. |
| 7. Louise. | 15. Bas d'autel, pour broder sur tulle. |
| 8. Camille, entouré d'un écusson. | 16. S. C. M., anglaise enlacée, plumetis. |
| | 17. A. F., id. id. |
| | 18. G. M. enlacés, plumetis. |

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

La planche de tapisserie que nous donnons dans ce numéro, se compose de quatre char-
mants dessins pouvant servir à différents usages.

La guirlande fera un très-bon effet pour bandes de meubles, bordures de rideaux et
cordons de sonnettes.

Les trois autres dessins peuvent être employés pour porte-cigares, tabourets, tapis,
blagues, pelotes, dessus de porte-feuilles, boîtes à ouvrages, écrans, etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Il vient de paraître chez Souverain, un livre charmant de
madame Cl. de Bertin, intitulé *LÉONIE*. Cet ouvrage, rempli de détails intimes d'un
charme, d'une grâce et d'une vérité remarquables, est appelé à un grand succès parmi
les dames. Là, point d'effets mélodramatiques, point d'aventures forcées ou extraor-
dinaires, mais partout du cœur, partout la vie réelle, partout l'intérêt. Nous devons
vous parler de ce livre à deux titres, il est l'œuvre d'une dame, et semble avoir été
écrit spécialement pour les dames.

CHARADE.

Mon *premier* ronge mon *dernier* ;

L'ambition suscite mon *entier*.

Le mot de la charade du dernier numéro est : **PAYSAGE.**

Le Directeur-Gérant : **BOUREY.**

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

